

Le Mal, un livre de Marcel Neusch

« Le mal n'est pour personne un inconnu. Il rôde autour de toute vie humaine ». C'est ainsi que Marcel Neusch (1935-2015), assomptionniste et pendant plus de vingt ans rédacteur en chef de notre revue, introduit son ouvrage *Le mal* qui a été publié en 1990¹. Ainsi nous expérimentons tous le mal, et cela nous déroute. Le mal remet l'existence d'un Dieu bon et tout-puissant en question. Nous pouvons aussi être amenés à désespérer de l'homme qui dans sa liberté fait le mal comme à Auschwitz, à Hiroshima... Cette question du mal est sans cesse d'actualité, et la crise du Covid actuelle, qui a vu mourir des innocents et durant laquelle beaucoup ont perdu leur travail, nous le rappelle douloureusement. Le but de Marcel Neusch, lorsqu'il écrit son ouvrage, n'est pas d'élaborer une théorie du mal, mais de donner un « chemin de réflexion qui est aussi un chemin d'action. La lutte contre le mal relève de la dignité humaine » (p. 11). Il découpe son livre en cinq parties :

La première partie du livre est sur Job. Dans l'histoire de Job, les trois amis qui viennent « le consoler » ont des théories pour expliquer tous les malheurs qui lui arrivent : Dieu est juste, il punit les péchés ; la vertu engendre le bonheur : Job doit se réconcilier avec Dieu ; aucun homme n'est pur devant Dieu : Job a dû pécher, mais il ne le remarque pas. Job n'est pas du tout d'accord avec ce que disent ses amis : parfois, tout va bien pour le méchant et tout va mal pour le vertueux : « Il (Dieu) fait périr de même juste et coupables » (Jb 9, 22). Job affirme son innocence, mais il ne comprend pas, il n'a pas de théorie expliquant pourquoi il est malheureux. Il porte alors son indignation devant Dieu : « Quelle est ton intention à toi (Dieu) en m'envoyant cette souffrance ? » (p. 19). Le mal remet ainsi en cause la sainteté, la bonté et la justice de Dieu. Dieu répond à Job en montrant la sagesse dans la création, sa puissance, la finitude de l'homme. Job découvre que Dieu est du côté de l'homme souffrant, même de celui qui se révolte contre lui comme Job. Si Dieu se tait, il domine néanmoins le mal. La quête théorique de l'origine du mal est abandonnée par Job. Il faut se mettre au côté de celui qui souffre, dans le concret.

¹ M. NEUSCH,
Le mal,
Centurion,
1990.

Dans une seconde partie, Neusch s'intéresse aux interprétations du mal. Quelle est la nature du mal ? Saint Augustin, quand il était manichéen, considérait que le mal était comme une substance à côté du bien. Mais dans son parcours, il finit par comprendre le mal comme absence : le mal est défini comme « non-être », comme une absence de Bien. Le mal est dé-création (opposé à la création qui est bonne). Le mal peut être décliné de trois manières. La première est le mal moral, le péché. Il provient de la déficience de la liberté. On peut trouver un auteur : l'homme. Le second est le mal physique : la souffrance. Il vient de notre condition corporelle : nous ne trouvons pas toujours un auteur. Enfin, le dernier est le mal métaphysique qui est l'imperfection et la finitude de l'existence.

Une question que l'on peut se poser est celle de l'auteur du mal. Certains ont tenu Dieu pour responsable, ou ont considéré dans une vision dualiste un principe mauvais à côté d'un Dieu bon, comme les manichéens. Le risque est de se déresponsabiliser en attribuant le mal à une cause extérieure. Pour d'autres, notamment pour saint Augustin, c'est l'homme qui est l'auteur du mal. On peut le comprendre pour le mal moral : l'homme est responsable. Mais qu'en est-il du mal physique ? D'autres verront comme cause du mal la finitude du monde. Dans la bible, écrit M. Neusch, la responsabilité de l'homme est montrée. Dieu est innocent du mal. Le mal n'est par contre pas expliqué.

Dans une troisième partie, l'auteur montre l'attitude de Jésus face au mal. Jésus n'explique pas le mal, il l'affronte. Il nous donne une nouvelle manière de comprendre le mal sur la croix. Il y a du mal dont la cause nous échappe. A la question : « Qui a péché pour qu'il soit aveugle ? », Jésus répond : « ni lui, ni ses parents » (Jn 9, 2-3). Face à l'aveugle-né, il ne désigne pas de coupable, mais il guérit. Le malheur est vu comme « provocation à la conversion ». Notre vie est fragile, brève, ne perdons pas de temps à désigner un coupable mais à nous convertir. Dieu n'est pas un accusateur pour autant (cf. la parabole du figuier, Lc 13, 6-9) : il veut nous laisser du temps à notre conversion. Le royaume est « déjà là/pas encore » : les miracles annoncent un monde où le mal sera entièrement vaincu. Le Christ a partagé notre souffrance, il est mort pour nous, pour nos péchés. Dieu ne se place pas en accusateur mais en sauveur.

La quatrième partie du livre étudie l'homme aux prises avec le mal. Le mal subi nous fait réagir : douleur, souffrance psychologique, exclusion sociale. Comment peut coexister un Dieu bon et le mal ? Les athées concluent à la non-existence de Dieu. Leibniz et St Thomas auront d'autres explications. M. Neusch dit qu'il ne faut pas se précipiter à expliquer la chose. Il dénonce aussi dans cette quatrième partie, ce qu'il appelle les pièges d'un « masochisme chrétien ». Trois explications qui pour lui sont inacceptables. La première consiste à dire que *Dieu éprouverait ceux qu'il aime*. L'auteur réfute

cela : « Un Dieu qui produirait le mal ou même le permettrait en vue de nous rapprocher de lui est un Dieu dont on ne peut que souhaiter qu'il s'éloigne de nous » p. 85. La seconde explication serait de dire que « la souffrance sauve le monde » et de devenir « masochiste ». Il ne faut pas désirer la souffrance « a priori » comme salvatrice. Ainsi, le Christ n'a pas désiré « a priori » la souffrance, mais il l'a affrontée. Ne désirons pas la souffrance, mais quand elle est là, regarder la souffrance du Christ peut nous aider à supporter la nôtre. Enfin il ne faut pas non plus voir la souffrance comme « une offrande agréable à Dieu ». La souffrance serait comprise comme un don pour Dieu, qui lui serait agréable, ce qui est absurde pour l'auteur. Ce qui est agréable à Dieu, ça n'est pas la souffrance, mais c'est de vivre dans l'obéissance, l'amour, le libre don de soi.

Il parle ensuite du combat chrétien contre le mal. Que faire face à la souffrance ? Tout d'abord, elle doit nous faire réagir. Nous n'avons pas toujours tous les moyens pour y faire face : il faut aussi faire confiance à d'autres, qui ont les compétences (comme les médecins pour la souffrance physique). Mais montrer notre amitié, notre présence à ceux qui souffrent aide, et parfois on ne peut faire que cela, comme dans le cas des maladies incurables. On ne peut pas « dicter les bonnes manières de souffrir et de mourir » (p. 93) mais on peut « dire quel chemin s'ouvre pour le croyant au cœur même du mal » (p. 93). Dieu est avec nous dans notre souffrance. La foi donne la force d'affronter le scandale de la mort. Elle ouvre une dimension d'avenir à la vie par l'espérance en la résurrection. Face à la mort, il ne faut pas être obsédé par le scandale : mais plutôt la vivre comme une épreuve à passer, dans l'espérance de la vie future.

Dans la cinquième et dernière partie, M. Neusch s'intéresse à l'espérance. Puisque nous sommes « condamnés à vivre », la question du sens de cette vie se pose. Que puis-je espérer ? Cette question ne concerne pas seulement les chrétiens. Et chacun pourra se poser les questions suivantes : L'espérance n'est-elle qu'un produit de notre imagination pour nous consoler d'une existence trop rude ? Y a-t-il une vie après la mort ? Le mal existera-t-il après la mort ? Toute réponse, l'auteur écrit, est un « pari », il est important que ce « pari » soit justifié (p. 98). Il constate la chose suivante : nous allons tous vers la mort, et de plus en plus d'Européens ne croient pas en une vie après la mort. Mais cela a-t-il été toujours le cas ? Non. Platon, ainsi que Kant croient en l'immortalité de l'âme. Cette immortalité traduit un refus de mourir ainsi qu'un espoir que justice soit rendue à ceux qui ont fait le bien et le mal. Certains croient à la réincarnation dans une nouvelle vie : l'existence actuelle serait déterminée par la qualité acquise dans la vie antérieure. Pour d'autres qui croient en une « vie après la vie », les différentes expériences de mort imminentes en sont une preuve. L'espérance chrétienne n'est pas l'objet d'une expérimentation de notre part, comme le seraient les expériences

de mort imminente. C'est une espérance. Qu'est-ce qui la justifie ? C'est la résurrection du Christ et le témoignage des disciples de leur rencontre avec Jésus ressuscité. Le chrétien fait confiance à ce témoignage : ce n'est pas une expérimentation physique, ni une déduction logique. Que savons-nous de l'avenir du ressuscité ? Il est vivant, sans plus de précisions. Cette résurrection nous concerne car elle implique celle des morts. De plus, elle donne un autre regard sur l'histoire et nous invite à devenir semblables au Ressuscité dès aujourd'hui. En quoi cela concerne la question du mal ? Le mal est reconcidéré avec l'horizon de la résurrection : Dieu est un Dieu sauveur du mal et non un Dieu pervers, l'homme a un horizon nouveau, une nouvelle vie après la mort, et celle-ci sera détruite.

Si nous sommes un peu curieux, nous pouvons nous poser cette question : peut-on avoir une vue très précise sur l'au-delà ? Non. Ce qui est sûr, c'est que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (cf. 1 Tm 2, 4). Personne n'est a priori exclu du salut, mais tout homme garde la liberté de s'en exclure. L'enfer est le nom de cette exclusion. L'enfer n'est pas créé par Dieu, mais par la créature. On ne peut pas dire plus de choses sur l'enfer et nous n'avons pas besoin de nous attarder à essayer de décrire « Satan », l'important c'est de tourner notre regard vers le Christ.

Pour conclure son ouvrage, Marcel Neusch rappelle que ni Job ni le Christ n'expliquent le mal. La souffrance et la mort arrivent aux bons comme aux méchants. Le chrétien ne doit ni éteindre tous les désirs comme les bouddhistes, ni étendre ses désirs en jouissant au maximum du présent et en se résignant à la souffrance comme « les modernes », mais tourner son désir vers l'avenir. L'amour du Christ est plus fort que la mort. Le but final de la création n'est pas la mort, mais l'amour. Le mal et l'amour sont irréconciliables, mais le mal ne peut désarmer l'amour.

Jean-Thomas de la ROCHE-SAINT-ANDRÉ
Augustin de l'Assomption (Lyon)